

LE PETIT OISELEUR.

Un jeune enfant, nommé Alphonse, grandissait au milieu d'une magnifique et fertile campagne. Abandonné à lui-même, son occupation et sa joie étaient de cueillir les fleurs odoriférantes des bosquets d'alentour, d'y poursuivre les papillons et d'entendre les mélodieux des petits oiseaux chanteurs. Pour cela, il n'épargnait ni les peines ni les fatigues les plus accablantes. On le voyait passer à la course dans des broussiers fongueux, à travers des fougères infectes, pour saisir un papillon, qui souvent s'envolait au-delà de son atteinte.

D'autres fois, pensif et rêveur, il s'asseyait sous les ormeaux et soupirait après une fanvette que le vent balançait gracieusement au bout d'une branche. Tout d'un coup, il se levait en sursaut, et cherchait dans les buissons s'il ne trouverait pas son nid. Il pénétrait dans des monceaux de branches sèches et hérissées, déchirait son corps et ses habits pour des œufs couvés ou de vilains petits oiseaux sans plumage.

Combien de fois l'ai-je vu revenir du côté du visage brûlé par le soleil du midi, le corps tout en sueur, les mains ensanglantées par les ronces des rosiers sauvages; il avait un bouquet de fleurs sur son chapeau, tenait d'une main un nid d'oiseaux, de l'autre un papillon, quelque fois même un petit oiseau.

Arrivé à la maison, il déposait tout cela avec ordre dans une jolie petite chambre que sa mère lui avait donnée. Une dizaine de cages étaient suspendues autour de la muraille, et une multitude d'oiseaux de tous les langages répétaient sans cesse leurs joyeux refrains. Tout autour des cages serpentaient une longue chaîne de petits trous infâles; il y en avait de toutes les couleurs et une quantité innombrable. Le centre était occupé par une large table couverte de bouquets de fleurs; on eût dit un jardin réel, tant les fleurs étaient variées, tant les papillons qui voltigeaient sur leurs corolles étaient nombreux.

Un jour Alphonse tomba malade et passa une semaine dans les douleurs les plus atroces; je ne sais si les maux de son corps l'emportèrent sur les ennemis de son âme. Des fantômes imaginaires bouleversaient sans cesse son esprit. Au-dessus de son lit de souffrances, il voyait passer des volées de papillons aux mille couleurs; il voulait les attraper et ne saisissait que des chenilles dégoutantes. Il lui semblait être couché dans des corbeilles de fleurs, mais leur contact lui

souillait le corps, et elles exhalaient des vapeurs fétides et nauséabondes. Il avait dans les oreilles un tintamarre assourdissant, de petits oiseaux qu'il ne pouvait faire taire.

Son père qui était sage et prudent, comprit la nature de ces obsessions et vit qu'il était temps d'y remédier. Il envoya dans la chambre des oiseaux un domestique, qui débriégola les cages, les œufs et les nids. Les oiseaux et les papillons furent impitoyablement massacrés et balayés avec les fleurs dans un coin de la chambre, qu'il referma soigneusement en attendant la convalescence d'Alphonse.

Des que celui-ci fut assez vaillant pour quitter le lit. Son premier bon jour fut à ses oiseaux, qu'il n'avait pas vus depuis huit jours. Oh! qu'il a hâte de les voir, de les caresser; d'arroser ses fleurs! Mais hélas! en ouvrant la porte de la chambre, qu'aperçut-il? un ramassis d'ordures et de corruption, des lambeaux de chairs pourries, mêlés de sang et de plume, des carcasses infectes et des débris de pots cassés.

Il n'osa en croire ses yeux et souleva du pied cette masse infamie. Les vers se montrèrent tout grouillants dans leur pâture, et des minimes pattes s'en firent voir partout. Ses rêves affreux lui revinrent à la mémoire, il trembla d'épouvante et tomba évanoui dans les bras de son père, qui allât au-devant de lui.....

Ce fut fini. Alphonse ne pensa plus aux oiseaux, ni aux papillons, ni aux fleurs. Quand il allait au côté du jardin pour moissonner les grains de son père ou cueillir des fruits.

Combien d'Alphonse, parmi les jeunes gens, courut après des plaisirs d'un moment; des papillons ou des fanvettes au beau plumage.

Après bien des peines et des fatigues, après avoir souillé leur âme et leur réputation, ils parviennent à les avoir, et les enferment dans leur cœur. Alors leur cherché, par des moyens, ils excitent leur repentir; les rêves et les fantômes se présentent. Mais bien souvent ils sont inutiles, et le Père tout puissant est obligé, pour les convertir, de leur faire voir la néant des choses qu'ils ont désiré cueur.

N. HAVEL.